

L'enfer, c'est l'absence éternelle.

VICTOR HUGO

Tu vois, le monde se divise en deux catégories :
ceux qui ont un pistolet chargé et ceux qui creusent.

Toi tu creuses.

LE BON, LA BRUTE ET LE TRUAND

Octobre 2000

États-Unis, Wyoming, aéroport de Jackson Hole.

Nom : McCay

Prénom : Felicity

Citoyenne des États-Unis d'Amérique

Date de naissance : 21 juin 1962

Le contrôleur des douanes jeta un œil à la femme face à lui ; son visage correspondait à la photo du document qu'il avait entre les mains. Il referma le passeport et le tendit à sa détentrice sans un mot.

Felicity se dirigea ensuite vers la zone d'attente pour l'embarquement et s'installa. Ces temps d'attente étaient une vraie plaie. Dehors voletaient quelques flocons. Elle pensa que

l'été lui avait semblé durer quinze jours cette année. Elle était rarement chez elle très longtemps de suite, comme ces trois mois passés, la réelle durée de l'été. C'était ça son boulot.

Sur une carte du pays, elle aurait pu tisser une toile des fils entremêlés de ses trajets rythmés par un méli-mélo de saisons et de météo désorganisées. Une semaine à crever sous la chaleur accablante de l'Arizona où les nuits sont plus chaudes que les jours de ces trois semaines passées dans le Montana, pourtant en été. Cinq jours dans la moiteur de l'Alabama, ou était-ce la Géorgie, elle ne savait plus très bien. En tous cas elle se souvenait des moustiques qui fondaient sur elle tels des hélicoptères de guerre. Putain de moustiques ! Elle préférait encore une bonne tempête de neige, comme cette nuit du nouvel an dans le Michigan, une véritable apocalypse hivernale. Au moins la neige n'empêche pas de dormir. À moins d'être coincé toute une nuit dans sa voiture au milieu de nulle part dans le Minnesota ; ça lui était arrivé aussi.

Douze ans qu'elle faisait ce boulot et elle avait dû visiter à peu près tous les États de ce pays, y compris les exotiques îles d'Hawaii et l'Alaska. Enfin, pour elle, visiter signifiait rendre visite à quelqu'un, dans le sens français canadien du terme, et non faire la touriste, cartes en main et appareil photo pendentif. Elle profitait toutefois de tous les paysages qui défilaient devant ses yeux pendant ses déplacements. La route, ça sert à ça. Une sorte de contemplation en mouvement.

Elle avait laissé son esprit vagabonder dans tous ces paysages. Les forêts immenses, les déserts lunaires, les montagnes colossales, les champs variés et odorants, et toutes les côtes magnifiques, surtout celles du Maine et, comme des sœurs jumelles à l'autre bout du pays, celles de l'État de Washington. Et les villes bien sûr. Elle les aimait la nuit quand elle s'en approchait, illuminées, scintillantes, posées-là pareilles à des vaisseaux venus d'autres galaxies ; improbables réalités qui semblaient étrangères à cette Terre. Ces mirages au loin l'avaient à chaque fois qu'elle s'en avançait trop près.

Elle croyait parfois voyager dans un tableau de Edward Hopper. Elle pouvait témoigner de toute une multitude de solitudes vivant les unes à côté des autres. Elle les voyait dans les rues, derrière les vitres éclairées des maisons cossues des beaux quartiers et dans les appartements décrépis, dans les magasins ouverts la nuit, dans les bars où une solitude entre et y perd conscience. Les trottoirs des villes sont recouverts de solitudes tombées au combat contre elle-même. L'isolement est une maladie contagieuse ; chaque individu est enfermé sous une cloche en verre invisible qui le sépare des autres.

La solitude, Felicity l'avait choisie, sa cloche était un dôme de plusieurs kilomètres carrés et elle n'y suffoquait pas. Elle savait que la solitude était un animal sauvage et qu'à trop vouloir l'appivoiser elle risquait de l'anéantir. Alors, elle avait simplement accepté sa présence apaisante et salutaire. Mais elle n'avait jamais pu endurer l'Absence, même après toutes ces années.

Sa modeste maison était située dans un décor immense et splendide. Son cottage tout en bois avait été bâti dans une vaste vallée à l'orée d'une forêt s'étendant à perte de vue. Le bâtiment ressemblait à une figure de proue miniature à l'avant d'un bateau d'arbres gigantesque. Une rivière aux eaux translucides sillonnait la vallée et pour couronner le tout, la silhouette majestueuse des Rocky Mountains s'étalait en arrière-plan. Une authentique carte postale. Elle avait le sentiment d'habiter dans un parc national, d'ailleurs le quartier voisin n'était autre que le Grand Teton National Park, et la nature ignore les frontières créées par l'homme. À son grand soulagement, personne ne se hasardait à la photographier comme un vieux bison égaré ! Elle aimait cette vie qu'elle disait « connectée » à l'Univers, elle ne parlait pas de communications téléphoniques ou d'e-mails, bien entendu. Elle ressentait fortement ce lien avec les éléments, ça lui était vital. Elle avait compris la nécessité pour elle de trouver un lieu qui faisait écho à son paysage intérieur. Ce besoin découlait sans doute d'une certaine maturité culminant parfois en sagesse.

*

On appela pour l'embarquement. Felicity monta à bord de l'avion qui allait l'emmener bien loin de chez elle. Denver était la première escale de son voyage.

Le bureau de Paul Janssen était installé dans un appartement sans charme d'un immeuble du dix-neuvième arrondissement de Paris, occupé par des comptables et des agents d'assurance et situé dans une rue inconnue des touristes étrangers, inconnue des touristes tout court, voire totalement inconnue. Mais Janssen était fier de la plaque qu'il avait lui-même fixée sur la façade de l'immeuble il y avait plus de trente-cinq ans.

Paul Janssen

Détective privé

Deuxième étage

Appartement 25

Lorsqu'on sonnait à la porte du bureau, une voix féminine et puissante répondait invariablement : « Entrez, c'est ouvert ! ». Malgré ses trente-trois ans, Mathilde, la secrétaire, accueillait les clients dans des tenues toujours excentriques dignes

d'une ado. Tantôt Barbie gothique (en tout cas si le modèle a existé, elle s'en était certainement inspirée), tantôt Alice au pays des Merveilles qui, cherchant son lapin en pays nippon, serait restée coincée dans un manga. Chaque matin Janssen ne savait pas quel personnage imaginaire allait tenir le rôle de secrétaire. Mais il s'en foutait. Elle faisait le boulot ; répondre au téléphone, s'occuper de toute la paperasse, faire des recherches, relancer des clients qui avaient malencontreusement oublié d'envoyer le règlement de leur facture. Quand, au son de sa voix, l'image d'une Heidi catcheuse leur revenait en tête, gâchant à vie de tendres souvenirs d'enfance, le chèque ne tardait jamais. Et quand la plomberie faisait des siennes, elle s'en chargeait aussi. Dans tout l'immeuble, elle bénéficiait d'une certaine notoriété dans la débrouillardise. Parfois, un homme en costard-cravate venait timidement lui demander de l'aide pour un problème de tuyauterie, elle se rendait alors dans un bureau où l'on ressentait aussitôt le soulagement de messieurs affairés qui n'avaient aucune idée à quoi pouvait servir une clef anglaise en dehors du *Cluedo*.

Elle savait que bien des secrétaires avaient eu ce poste avant elle mais toutes avaient claqué la porte ou s'étaient fait virer. Avec Janssen, ça marchait ou pas, ni encouragement, ni compliments, il était direct, sans plus d'amabilité, il gardait cela pour ses clients, et encore. Mais Mathilde se satisfaisait de cette ambiance, elle ne s'ennuyait pas, elle avait sa paie et elle avait la paix, car certains de ses anciens patrons s'étaient montrés un peu trop entreprenants avec elle. Et puis elle n'était pas sensible

À SON INSU

à la galanterie, aux félicitations et autres politesses convenues. Janssen lui avait donné sa confiance, ce qui était à peu près aussi rare qu'une licorne.

*

Pendant ces années de travail, Janssen avait vu toutes sortes d'affaires et il savait que la confiance ne s'accordait pas avec grand-chose. Dans le business où l'argent et le pouvoir font loi, la confiance est facilement piétinée comme un vieux tapis par des bottes boueuses. Dans le cadre familial, il y a autant de raisons d'assassiner la confiance qu'il y a de complexités propres à chaque famille et à chaque individu qui la compose. Même l'amitié forteresse n'était parfois pas une armure suffisante pour sauvegarder la confiance. Restait le couple, dernier bastion pour son salut. Mais hélas, si Janssen avait souvent eu la preuve dans son travail qu'il n'en était rien, il en avait fait personnellement l'amère expérience.

Après plus de quarante ans de mariage, sa femme l'avait quitté en lui annonçant qu'elle vivait enfin une histoire d'amour. Il n'avait pas compris. Pendant toutes ces années, si elle avait eu le sentiment de rater sa vie, de passer à côté de « il ne savait pas quoi », pourquoi était-elle restée ? Il ne lui avait jamais demandé de jouer les martyres. Leurs enfants le désignaient responsable de leur famille décomposée, de « l'implosion de la famille » comme ils disaient. De quelle implosion parlaient-ils ? Cela faisait bien longtemps qu'ils n'habitaient plus chez eux, chacun

avait sa vie, sa famille et ils se voyaient une fois par an, au plus. Qu'est-ce que ça pouvait bien changer à leur quotidien ? N'était-ce pas plutôt la vue déchirée de cette image rassurante du vieux couple qui les renvoyait à un sentiment d'insécurité dans leur propre couple ? Toujours cette réaction égoïste devant un drame vécu par un autre. On a beau se dire que *ça n'arrive qu'aux autres*, il y a toujours une petite voix dans le coin de notre tête pour nous inquiéter, *pourquoi pas toi ?* Quelle connerie ! À prendre les autres pour des miroirs, on mène une existence qui n'est pas vraiment la nôtre. Janssen pensait que ses enfants n'étaient pas lui et qu'ils n'avaient qu'à vivre leur vie.

Il avait eu ses torts, elle aussi. Il se refusait à passer en revue leur vie commune pour tenter de trouver les moments qui avaient merdé, ce qu'il aurait fallu changer, ç'aurait été une torture bien inutile. Quand il pensait à sa vie, sa mémoire était comme un vinyle rayé, ses morceaux préférés étaient maintenant les plus pénibles à écouter.

Quand sa femme était partie, il était sur le point de prendre sa retraite. Trois ans plus tard, à soixante-cinq ans il planquait toujours pour prouver des infidélités, des arnaques à la Sécu, du travail au noir et parfois, blanchir des innocents. Il ne supportait pas tourner en rond tout seul chez lui. Janssen ne fumait pas, il ne buvait pas à l'excès ou à de rares occasions, sa seule addiction était son travail. Quand son mariage avait fait naufrage, son travail fut son unique canot de sauvetage. Il n'était pas prêt à enlever sa plaque, à rendre la clé. Alors il était encore assis derrière son bon vieux bureau encombré de dossiers, sans

ordinateur, il tenait à ce côté désuet, ou comme disait Alex : « ça fait grave vioc ! ».

*

Alex, lui l'informatique il connaissait. Encore mieux que Mathilde qui se débrouillait déjà pas mal. Si le bureau d'Alex était surchargé, c'était de canettes vides et de papiers de barres chocolatées éparpillées tout autour de l'ordinateur toujours allumé. Alex avait vingt-et-un ans, il était filiforme et doté d'une élégance naturelle dont il n'avait aucune conscience. On pouvait l'imaginer en smoking, dansant avec une classe incroyable. Mais on pouvait juste l'imaginer, car pour lui « smoking » signifiait qu'on pouvait s'en griller une. Ses vêtements sans goût lui donnaient une allure ordinaire, ce qui était plutôt pratique pour les filatures.

Une « connaissance » de Janssen lui avait un jour rendu un gros service et il s'était engagé à lui rendre la pareille si l'occasion se présentait. Alex était le fils de cette relation. Le gamin fuyait les études en empruntant un mauvais chemin. Il avait arrêté l'école de bonne heure et la police n'allait pas tarder à faire de même avec lui quand ses parents avaient demandé à Janssen de l'engager comme assistant, pour un temps. Janssen n'avait pas trouvé l'idée géniale mais il n'avait qu'une parole. Contre toute attente, Alex s'était montré discipliné et motivé. Son enthousiasme, parfois excessif, compensait son manque d'expérience et son ignorance. Ne lui parlez pas de Ramsès II, il

vous répondrait qu'il n'a pas vu le premier ! Janssen s'amusait parfois de sa naïveté, Alex prenant toujours ses paroles pour argent comptant.

Le jeune ne se plaignait jamais, même quand il fallait attendre des heures dans la voiture ou dehors par tous les temps, parfois en vain. Et il ne faisait pas perdre son temps à Janssen, c'était l'essentiel.

Felicity patientait pendant sa deuxième escale à New York. Le panneau d'affichage des départs annonçait son vol pour Paris « on time ». Heure d'arrivée prévue à huit heures trente, heure locale.

L'embarquement en effet commença.

Elle prit sa place dans l'avion, côté hublot. Son voisin s'installa à son tour ; un gros monsieur qui débordait de son siège. Heureusement Felicity n'était pas à l'étroit dans le sien, tout était dit sur sa minceur !

Prendre l'avion lui était totalement indifférent. Les quelques fois où des turbulences avaient envoyé tout ce qui n'était pas vivant au plafond, faisant hurler les passagers, elle était restée impassible. Quand elle sentait un voisin stressé avant le décollage, elle se demandait s'il l'était autant en montant en

voiture. Elle hésitait à lui dire que la route était beaucoup plus mortelle, mais il lui aurait sans doute répondu qu'on avait quand même plus de chance de s'en sortir. Et le mot magique serait prononcé : chance. La chance probablement de devenir un légume, avalant des potages par le nez sans avoir conscience que ce foutu corps est encore en vie, la chance d'être le seul survivant d'une famille décimée. Soit les gens avaient des souhaits incompréhensibles pour elle, soit elle se trompait sur la définition du mot *chance*. Non vraiment, un bon crash était plus prometteur d'une mort certaine et ça c'était tranquillisant.

Parmi les passagers qui voyageaient à ses côtés, il y avait ceux qui n'arrêtaient pas de bavarder jusqu'au décollage, essayant d'oublier leur stress. Ceux-là s'écoutent parler et se foutent royalement de ce qu'on peut leur raconter. Felicity avait tenté l'expérience une fois et avec un certain succès de répondre par des phrases totalement incohérentes à sa voisine qui poursuivait la discussion comme si tout était normal. Le plus difficile avait été de garder son sérieux.

Et il y a ceux qui ne parlent qu'une fois la phase ascensionnelle terminée et le voyant pour les ceintures éteint. Son voisin du jour était de ceux-là. En détachant sa ceinture, il poussa un long soupir de soulagement et se tourna vers Felicity.

– Une bonne chose de faite. C'est plus fort que moi (c'était dire !), je ne suis pas tranquille tant que l'avion n'est pas à l'horizontal. Vous êtes en vacances ?

– Oui. Je vais voir ma famille.

– Vous êtes française ?

À SON INSU

– Non. Mon père habite en France... C'est un peu compliqué.

– Ah je vois ! répondit l'homme qui comprenait qu'elle n'en dirait pas davantage.

– Et vous ? Vous allez visiter Paris ?

– Non, voyage d'affaire. Je travaille pour une chaîne d'épiceries fines à New York. On souhaite changer de fournisseurs de champagne, alors je dois faire le tour des producteurs.

– Visiter les vignobles, enchaîner les dégustations...

– C'est exactement ça. Sans compter les bons petits plats pour accompagner. C'est difficile vous savez. Enfin... surtout pour mon régime.

– Évidemment.

À cet instant, elle aurait bien échangé sa place avec celle de son voisin. Faire la tournée des caves à champagne, être logée dans de charmants domaines viticoles, se mettre minable à coup de bulles fines, ça c'est le luxe absolu ; et c'était dans ses cordes. En revanche elle doutait que l'imposant passager assis à ses côtés mène à bien les missions dont elle avait la charge.

*

Doug avait dû beaucoup insister avant que Felicity n'accepte ces contrats. Loin du patron classique, Doug se comportait davantage comme un agent. Il ne lui imposait jamais rien, il lui présentait le cas sans donner trop de détails, elle refusait de trop en savoir, puis elle décidait. De toute façon, il connaissait la liste des situations rédhibitoires. Ils se faisaient mu-

tuellement confiance. Quand elle avait croisé son chemin, sa vie venait de basculer. Elle tombait, elle n'en finissait plus de tomber. Il l'avait trouvée à terre, il l'avait remise debout, boiteuse mais debout. Treize ans les séparaient et il était devenu comme un grand frère bienveillant. Il lui avait présenté le métier, lui avait tout appris. Elle s'était jetée à corps perdu dans cette activité inattendue. Aujourd'hui, elle était au sommet de son « art ». Doug le savait, encore quelques années et elle arrêterait, avant le contrat de trop, avant la négligence fatale qui guette quand la lassitude s'installe. Et elle était libre.

Elle n'appréciait pas particulièrement les missions à l'étranger. Il lui fallait prendre des contacts dans le pays, elle manquait d'indépendance et devait redoubler de vigilance. Elle était bien allée une ou deux fois au Mexique et une demi-douzaine de fois au Canada, pourtant sans plus de problèmes que d'ordinaire. Quand Doug obtenait un contrat au Canada francophone, il le proposait en priorité à Felicity car elle parlait parfaitement français. Sa mère, passionnée de langue française, lui avait fait faire des études bilingues dès ses premières classes. Felicity cherchait encore l'utilité au quotidien d'une telle exigence. Le saurait-elle un jour ? Et Doug s'entêtait à vouloir l'envoyer chez les canadiens français quand le cas se présentait, persuadé que tous les francophones parlent une langue unique et sans différences. Elle lui répétait pourtant que, bien qu'elle ne ponctuait pas ses phrases d'élégants "euuuuh" à la française, aux oreilles de ces canadiens elle avait l'accent français, c'est-à-dire qu'elle s'exprimait de façon hautaine et ampoulée ; ce qui était